

La condition de la femme musulmane dans l'œuvre de deux écrivaines francophones du Maghreb : Assia Djebar et Wafa Ghorbel

Elena-Brândușa Steiciuc

Université Stefan Cel Mare de Suceava
Suceava, Roumanie

Resumé— L'Islam - troisième religion révélée - est défini par Malek Chebel à partir du verbe *aslama*, qui signifie « s'abandonner », « se réduire à quelqu'un », « se soumettre ». Par conséquent, la marque essentielle de l'Islam est cette soumission totale à Allah, la divinité suprême, par l'acte de foi désigné par le terme « chahada ».⁴

L'obligation principale de la femme musulmane est le respect des règles strictes la soumission : au père, au mari, à la société. Pourtant, la modernité a apporté des mutations importantes et le contact avec le colonisateur (surtout l'éducation républicaine, en français) a beaucoup changé la mentalité et le comportement des jeunes filles en Tunisie, en Algérie et au Maroc, pays qui ont connu la colonisation ou le protectorat français, avec ses effets positifs et négatifs (acculturation, dépossession des biens transmis par les ancêtres).

Mon intervention vise précisément la transgression de certains tabous et interdits par les personnages féminins de deux autrices francophones incontournables : l'Algérienne Assia Djebar (1936-2015), membre de l'Académie Française ; Wafa Ghorbel, jeune universitaire tunisienne, romancière et admirable chanteuse, déjà traduite en Roumanie par la Professeure Liliana Fosalau de l'Université AL. I. CUZA de Iași.

I. ASSIA DJEBAR ET LA RELATION MASCULIN-FÉMININ DANS LE MONDE MUSULMAN

Le roman *Les Impatients*, écrit lorsque Assia Djebar avait un peu plus de vingt ans, préfigure le thématisme de son œuvre à venir : l'enfermement de la femme musulmane ; sa condition inférieure par rapport à l'homme ; la femme, gardienne des traditions et de la mémoire de son peuple ; les sens comme principal vecteur dans la découverte de l'autre et du monde. C'est un roman de l'éducation sentimentale et de la révolte, car la narratrice – Dalila – une jeune Algérienne, expérimente à ses risques et périls l'agonie et l'extase du premier amour, la découverte de la sensualité, les limites de la vie de couple.

Vivant dans la ville d'Alger peu avant la guerre d'Indépendance (1954-1962) dans un milieu musulman fermé, où la femme est contrainte de respecter des règles strictes, l'héroïne se révolte contre ce statut, contre le mensonge sur lequel sont fondées les relations sociales et familiales.

Son impatience à expérimenter les provocations de la vie d'adulte lui interdit d'accepter le compromis, quel qu'il soit. Elle brise l'un après l'autre les tabous du type de société où elle vit. Dans l'immédiat, cela provoque la souffrance de sa famille, de l'homme qu'elle aime, mais en même temps cela constitue une étape nécessaire à son devenir en tant qu'être humain. Un être authentique et plénier.

Jean Déjeux remarquait à propos de ce roman - écrit à la première personne et contenant pas mal d'échos autobiographiques - qu'il a un côté provocateur, détectable

non seulement au niveau thématique, mais aussi au niveau de l'énonciation :

« Dire *JE* dans un contexte arabo-musulman n'allait pas de soi il y a quelques décennies. [...] Il a fallu attendre l'influence de l'impact de la civilisation occidentale anglaise et française sur le monde arabo-musulman à l'époque moderne pour voir émerger ce *JE* d'introspection dans les romans et les textes littéraires. La modernité met en lumière l'individu, ce que ne font pas les sociétés holistes, où le *NOUS* l'emporte. »⁵

À la fin des études secondaires, Dalila est prise en charge par son frère Farid et par la jeune veuve de son père Lella Malika. C'est une ancienne famille algéroise et les Abdelaaziz sont encore respectés, même si une grande partie de la fortune du père (Si Abdelaziz) avait été perdue à cause d'une vie aventureuse, cet homme étant « très occupé par ses fonctions d'agha et par les femmes qui se succédaient dans un appartement qu'il se réservait au quartier européen, à moins qu'il ne fût à Paris, pour témoigner de l'appui d'une population indigène dévouée et reconnaissante. Ou bien dans une ville d'eau, inclinant sa silhouette de chevalier arabe devant les élégantes ». ⁶ On voit bien ici l'ironie mordante à l'adresse des Arabes pactisant avec le colonisateur à une époque où le vent de l'Indépendance soufflait très fort.

Les femmes de cette famille vivent le quotidien sans changer quoi que ce soit au modèle ancestral : Zineb, la femme de Farid, timide et effacée, est une épouse trop soumise, qui demande la permission de son mari pour aller visiter ses parents ; tante Zohra est une vieille fille qui passe son temps devant la machine à coudre, attendant une demande en mariage de plus en plus illusoire ; Chérifa, la sœur aînée, déjà mariée et mère de deux fillettes, étouffe elle aussi à cause de son mariage et des restrictions imposées par la tradition ; Lella Malika, la belle et jeune veuve de Si Abdelaziz, partage avec Dalila non seulement la chambre à coucher mais (comme l'héroïne le découvrira plus tard) la passion pour le même jeune homme, Salim.

L'histoire d'amour entre la narratrice et l'autoritaire Salim El-Hadj commence par une scène de première vue typique (selon Jean Rousset) : le lecteur y trouve la stupeur initiale de la jeune fille, surprise pendant sa sieste en plein air par un jeune homme un peu moqueur, qu'elle trouve beau. Pourtant, c'est aussi une scène atypique pour le modèle culturel musulman de l'époque, où les jeunes filles se trouvaient rarement seules en présence d'un homme et les mariages étaient arrangés par les familles :

« Et pourtant, pensais-je, c'est le premier étranger qui me parle : bien plus, le premier homme, en dehors de mon frère et de mon beau-frère. »⁷

⁴ Chebel, Malek, *Dictionnaire des symboles musulmans*, p. 217.

⁵ Déjeux, Jean, *La littérature féminine de langue française au Maghreb*. Paris, Ed. Karthala, 1991, p. 80.

⁶ *Les Impatients*, p. 103.

⁷ *Les Impatients*, p. 16.

Le couple Dalila-Farid connaît des hauts et des bas et les vingt-cinq chapitres de ce roman disposés en trois parties ne font que suivre le cours d'une relation où les tensions commencent très tôt. Salim, même s'il est épris de Dalila, ne supporte pas les initiatives et l'indépendance de sa future partenaire de vie. Il ne fait que se conformer au modèle masculin musulman et il déteste toute tendance novatrice quant à la vie de couple. Il propose donc le mariage à Dalila, il demande sa main au frère aîné qui remplace le père, et il remet toute intimité pour après le mariage, c'est-à-dire une période d'un an après l'accord de la jeune fille, à cause d'un séjour professionnel à Paris. La fuite de Dalila d'Alger à Paris pour le rejoindre a le rôle de révéler les rapports à l'intérieur de ce couple : l'homme voit dans cette prouesse une preuve d'amour, mais il ne supporte pas l'état de révolte perpétuelle de sa fiancée. Finalement la jeune fille avoue à son amoureux qu'elle est depuis longtemps au courant de son ancienne relation avec sa belle-mère, la jeune veuve Lalla Malika. Dégoûté par la force manipulatrice de la jeune fille – une insoumise – il part de Paris à Alger, retrouver la femme qu'il avait aimée. Leur rendez-vous dans la capitale algérienne a un dénouement tragique, car le nouveau mari de Lalla Malika, jaloux et violent, tue les deux amoureux d'un coup de pistolet. En fait, tout se passe comme dans une tragédie classique, s'inscrivant dans la logique du triangle œdipien, variante féminine (complexe d'Electre, rivalité fille-mère).

Trop impatiente de connaître la vie, les autres, de se connaître soi-même Dalila a brûlé les étapes et elle se retrouve seule, mais remplie de l'orgueil du vainqueur :

« Avec ménagement, car c'était la première fois depuis longtemps, j'ai pensé à moi. Avais-je perdu cette grâce ? Je n'en savais rien. Peut-être est-il plus difficile, me dis-je, de la conserver en dehors de toutes les prisons, en dehors de la jeunesse, qui après tout n'est qu'une autre prison. »⁸

Après avoir lu la totalité de l'œuvre d'Assia Djébar, je constate que ce roman de jeunesse contient *in nuce* les axes thématiques de l'œuvre à venir : l'initiation à la vie de couple, qui sera visible plus tard dans *Les Alouettes naïves* ; la révolte de la femme contre le modèle culturel patriarcal, qui l'opprime, mais aussi contre le colonisateur français : *La femme sans sépulture*. Ce sont autant de raisons pour lesquelles Assia Djébar, « la grande dame du Maghreb francophone », a été nommée membre de l'Académie Française.

II. LA THÉRAPIE PAR L'ART CHEZ Wafa GHORBEL

Écrit autofictionnel, *Le Jasmin noir* est un roman épistolaire dans lequel une jeune femme dévoile les méandres plus ou moins sombres d'une existence marquée par le traumatisme de l'enfance, et le destinataire n'est autre que l'homme qui, alors étudiant, a abusé d'une fillette de huit ans, avec l'insouciance de celui qui sait qu'il n'a rien à perdre. La déchirure physique et psychologique de la fillette est difficile à guérir car elle n'avoue rien à ses parents, par honte, peur, incertitude. C'est pourquoi, à l'âge où toute jeune femme belle et pleine de vie devrait penser à son avenir (professionnel et familial), l'héroïne se sent encore fortement marquée par l'événement malheureux et par l'humiliation qu'elle a subie. À travers l'écriture, elle tente d'expulser le souvenir douloureux et de se réinventer.

Le Jasmin noir est avant tout un roman de la quête de soi, de la thérapie par l'art, d'une purification incomplète de l'héroïne, qui n'arrive pas à l'âge adulte à éliminer les toxines psychiques de l'angoisse. Les trois chapitres (en fait, trois lettres adressées à « l'aigle impitoyable », le violeur) relatent, dans un récit linéaire, l'histoire d'une jeune Tunisienne arrivée à Paris pour des études doctorales. À chaque page, nous découvrons son tourment intérieur, l'incendie de son être dévoré par l'amour, mais aussi les blocages d'un corps féminin qui n'arrive pas à accepter ou à réaliser l'acte érotique, puisque la barrière psychique est (presque) hermétique. L'amour pour un jeune Français d'origine tunisienne, violoncelliste talentueux, semble la sortir de son état d'aboulie et de culpabilité continue, comme nous le révèle une autre lettre, adressée à ce dernier : « Comment te dire que depuis que je t'ai rencontré, j'ai recommencé à vivre ? Tu m'as ramenée dans le monde, tu m'as permis de me réconcilier, en partie, avec ce qui me faisait le plus peur : la flamme en moi. Comment te dire que ta musique me remplit de béatitude, me libère, me transporte vers des rivages lointains, où la cruauté du monde semble effacée, terne, presque inexistante ? » (p. 26-27) Ici est également révélé la condition de la femme musulmane, des jeunes filles en Tunisie, où « une fille ne quitte ses parents que lorsqu'elle choisit un mari. » (p. 18) Le mariage est considéré dans la société patriarcale comme l'accomplissement du destin féminin, qui doit débiter dans un état de pureté parfaite.

Pour les lecteurs peu familiers avec le monde islamique, la lecture de ce roman constitue une véritable plongée dans la culture tunisienne, le roman ayant aussi une importante dimension documentaire : on y découvre la vie quotidienne des familles de la classe moyenne, les traditions et les coutumes de mariage. Les rituels de beauté arabes sont également décrits, dans le hammam classique, où ces opérations se déroulent selon un programme bien établi. Fréquemment rencontré dans les écrits des auteures du Maghreb, le hammam a d'autres connotations chez Wafa Ghorbel. Contrairement à Assia Djébar, qui évoquait dans le roman *Les Alouettes naïves* des moments heureux de l'enfance au bain mauresque, où elle allait avec sa mère et sa sœur cadette (la comparaison se faisait avec la douche européenne, considérée comme largement inférieure), l'héroïne de Wafa Ghorbel, après l'année passée en France, adopte la perspective d'un observateur externe, d'un anthropologue qui note rigoureusement les étapes du rituel flottant dans un érotisme diffus : « Probablement ce temple de la nudité, de l'impudeur, de l'ostentation, du voyeurisme ne te répugne pas autant qu'à moi. Autour des bassins d'eau chaude, les équipes s'étaient déjà formées : un chœur interprétait avec une virtuosité inégalée, de manière harmonieuse et reposante, toutes sortes de chants concernant le mariage, les fiançailles, le hammam, le henné... et, d'autre part, un essaim de spectatrices s'était rassemblé autour de la future mariée, regardant comment une *harza* lui frottait le dos, les jambes, les seins, le ventre, car c'est son rôle ; la *harza* étant une employée du hammam dont la fonction consiste à masser et laver les clientes, je dirais plutôt à leur arracher la peau. » (p. 51). L'utilisation de termes culturels (henné, substance naturelle qui colore en rouge ou brun, *harza*) a le but d'imprégner le récit de la nécessaire « couleur locale », servant de marqueurs identitaires et le lecteur est encore plus profondément plongé dans l'intimité de l'univers féminin de Tunisie.

⁸ *Ibidem*, p. 238.

Il convient de noter un principe fondamental de la romancière dans la construction du personnage principal : la dualité. Être hybride, cette femme est composée de l'amalgame de deux cultures en opposition (celle du colonisateur ; celle du pays conquis), elle est intellectuellement marquée par la grande culture française qu'elle adore. L'héroïne insère souvent dans ce récit autofictif de petits fragments d'auteurs qui ont façonné son discours poétique (Baudelaire, Aragon, etc.). Le métissage et la confluence heureuse de deux civilisations sont souvent mis en avant dans sa tentative de se définir, de se construire selon un modèle qu'elle choisit avec une fierté non dissimulée : « Oui ! Je parle français, je lis en français, surtout j'écris en français, je mange à la française, j'écris à la française, je respire à la française, je vis à la française avec un Français, en France... Je chante en arabe sur le sol français et il m'arrive encore de porter des pantalons... Est-ce interdit ? Trois ans après mon mariage, je suis également de nationalité française. Bizarre, mais je ne me sentais pas plus française qu'avant cet acte officiel, une autre décision qui décide de ma vie, de mon identité... Maintenant, j'ai été déclarée française... Je suis franco-tunisienne, tuniso-française... Je remarque cette contraction de deux mots, de deux mondes, de deux histoires qui s'aiment, se rejettent, s'ignorent, se mélangent, se précipitent l'une sur l'autre, s'entremêlent, se déchirent, s'unissent en moi. (p. 129 et 130) Huit verbes qui définissent mieux que tout traité ce type d'identité kaléidoscopique, « en miettes », comme disait Eugen Ionescu, chaque petit élément de l'ensemble contribuant à la beauté totale.

Le Jasmin noir, « un réquisitoire émouvant et accablant contre les assassins de l'enfance, les kidnappeurs et les violeurs de l'innocence » (Badreddine Ben Henda), est une

incursion dans l'identité féminine complexe et compliquée du Maghreb, où la règle principale pour les femmes est de danser sur une corde raide, où elles vivent cette déchirure entre la tradition ancienne et la modernité. Écriture libératrice, purificatrice, le premier roman de la Franco-Tunisienne Wafa Ghorbel est une lecture qui déclenche - sans aucun doute - la réflexion et l'empathie du lecteur.

Les deux écrivaines francophones - l'une d'Algérie et l'autre de l'espace tunisien - appartiennent à des générations différentes, mais elles partagent le même état d'insoumission, la même liberté de pensée, la même révolte contre tout ce qui peut nuire.

Cette attitude provient du contact avec la culture française. Après l'Indépendance, les tensions entre le peuple dominé et peuple dominant se sont atténuées et on peut constater chez les deux la fierté d'écrire dans une langue qu'Assia Djebar avait abandonnée pendant quelques années pour ne pas écrire dans la langue de l'ancien colonisateur. Quant à Wafa Ghorbel, elle est fière de son état d'être hybride : elle parle, chante, écrit en arabe ou en français, le bilinguisme étant favorable à la mobilité de la pensée et de la création.

RÉFÉRENCES

- [1] Chebel, Malek, *Dictionnaire des symboles musulmans*, Paris, Albin Michel, 1995.
- [2] Déjeux, Jean, *La littérature féminine de langue française au Maghreb*, Paris, Ed. Karthala, 1991.
- [3] Djebar, Assia, *Les Impatients*, Paris, Ed. Julliard, 1958.
- [4] Ghorbel, Wafa, *Le Jasmin noir*, La Maison Tunisienne du Livre, 2018, 2e édition